

Lorsque, en juillet 1940, ma mère eut appris que mon père était prisonnier de guerre en Allemagne, elle chercha à travailler, autant pour s'occuper l'esprit que pour aider pécuniairement mes grands-parents. Ils pouvaient, à deux, vivre sans problème de la retraite de cheminot de mon grand-père, mais nous étions maintenant cinq et j'ignore si elle touchait quelque chose de la solde de sous-officier de mon père. Une opportunité se présenta.

Un hôpital militaire venait de s'installer à Montréjeau, en plein centre, place Valentin Abeille, dans les murs de ce qui fut avant-guerre le grand hôtel de l'endroit, l'Hôtel du Parc. Le plus surprenant est qu'il est déjà fait mention, dans l'histoire de notre ville, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, de la création d'un hôpital militaire, en même temps que d'un dépôt de poudre : Montréjeau était - nous sommes au moment de la guerre de succession d'Espagne - magasin de vivres et d'approvisionnement, centre de munitions et cantonnement pour les troupes.

Celui qui nous occupe en cet été 40 est un hôpital colonial qui recueillent blessés et malades, originaires de nos colonies et, pour la plupart, rapatriés des camps de prisonniers en Allemagne. Il y demeura pratiquement jusqu'à la Libération et abritait encore en septembre 44 une centaine

de pensionnaires. On y avait besoin de bonnes secrétaires sténodactylos, Maman se présenta et fut engagée comme secrétaire du capitaine commandant l'hôpital.

L'exotisme venait de pénétrer en force à Montréjeau : on n'y avait jusqu'ici accueilli que quelques voisins espagnols, fuyant le régime franquiste, et une famille portugaise qui habitait à deux pas de la place de l'Orme. En 1940, après l'invasion nazie ce sont les belges, lorrains, et juifs qui affluèrent en nombre dans le Sud-Ouest et à Montréjeau.

En ce temps où la colonisation française s'étendait sur presque tous les continents, il était fatal que de nombreuses races se soient rencontrées dans cet hôpital colonial. Des Africains, des Malgaches, des Indochinois (pour ne citer que les plus nombreux) avaient quitté nos dictionnaires et nos livres de géographie pour venir vivre sous nos yeux. Il nous arrivait assez souvent de venir chercher Maman à son travail, Geneviève et moi, et nous avons pu connaître de près certains de ces soi-disant indigènes : une manière de se rendre compte que la gentillesse, la servabilité, l'amour des enfants pouvaient être les mêmes avec une couleur de peau différente, des yeux bridés, un nez épaté ou des cheveux crépus.

Pour des raisons d'hygiène ou de contagion possible, ce n'est guère avec des malades que nous avons eu des contacts, mais plutôt avec le personnel, soignant ou administratif. Certains étaient particulièrement gentils avec nous, qui leur rappelions sans doute leurs propres enfants, hélas trop loin. Les plus sympathiques étaient sans conteste les Sénégalais et les Malgaches ; je me souviens de Rakotosafi, que nous appelions Safi et qui, dès qu'il nous apercevait, courait à la cuisine et nous apportait une petite gâterie, bonbon ou chocolat.

L'année suivant la déclaration de guerre, c'est l'Hôtel de Lassus qui fut réquisitionné pour être transformé en hôpital militaire, ce qui risquait de perturber la rentrée scolaire du Petit Séminaire en septembre 1940. Mais à l'arrivée des premiers blessés, les services de Santé de l'Armée se rendirent vite compte que les locaux étaient inadaptés. Au bout de 2 mois, l'autorité militaire voulut bien se prêter à un échange : l'hôpital ira s'installer à l'Hôtel du Parc et les pensionnaires reprendront possession de leurs dortoirs, avant Noël. J'ai retrouvé dans les papiers de famille un document curieux, que je reproduis ci-contre. Il est signé du capitaine Charles Crozafon, médecin-chef de l'Hôpital

Colonial de Montréal, il atteste que – ainsi que tout le personnel de l'hôpital – ma mère « a été intégrée aux F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur), le 16 août 1944 » ; il précise que le médecin-chef de la place F.F.I. de Montréal avait « demandé à tout son personnel de rester à son poste lors des événements de juin, juillet et août 1944 ». Ravi d'apprendre que ma pacifique mère

avait participé à la Résistance, dans les rangs des F.F.I. ! D'après une de mes soeurs à qui elle s'était un jour confiée, Maman aurait aidé la résistance avec conviction. À son corps défendant ? Je ne sais. Elle aurait aidé à faire (ou aurait fait elle-même) de faux papiers, entre autres. Moi, je ne m'en souviens pas. Ce n'était déjà pas mal que elle et ses parents aient hébergé des juifs de la

famille de mon père pendant la guerre.

Henri Lilienthal

**CERTIFICAT**  
-1-1-1-1-1-1-1-1-1-

Je soussigné Charles CHOLAPON, Médecin-Capitaine des F.C., Médecin-Chef de l'Hôpital Colonial de MONTREJEAU, Médecin-Chef de la Place F.F.I. de MONTREJEAU, certifie :

1°/- Que j'ai demandé à tout le personnel de ma formation de rester à son poste lors des événements de JUIN-JUILLET et AOUT 1944, en particulier à Madame LILIENTHAL, Georgette, Secrétaire.

La bonne marche de l'Hôpital Colonial de Montrejeau où une certaine d'anciens prisonniers indigènes rapatriés des camps allemands étaient en traitement, ne pouvait se passer de la présence de l'intéressé.

2°/- Que tenu au courant de mes relations et des décisions que je prenais en accord avec les organisations de la résistance M<sup>me</sup> LILIENTHAL m'a toujours fait confiance.

3°/- Que M<sup>me</sup> LILIENTHAL, de même que tout le personnel de la formation a été intégré effectivement aux F.F.I., en date du 16 Août 1944, l'Hôpital Colonial de Montrejeau devant fonctionner dès cette date comme H.C.E. lors de la marche des F.F.I. sur TOULOUSE.

MONTREJEAU, le 20 SEPTEMBRE 1944 :

